

F 799

M5



FONDO
FERNANDO DIAZ RAMIREZ

LA
DÉCOUVERTE DU NOUVEAU-MEXIQUE

PAR LE MOINE FRANCISCAIN FRÈRE MARCOS DE NICE

EN 1539

PAR AD.-F. BANDELIER

C'est à Alvar Nuñez Cabeza de Vaca et à ses trois compagnons d'infortune, seuls échappés au désastre qui frappa l'expédition de Pamfilo de Narvaez sur les côtes de la Floride et de l'Alabama, que l'on a attribué jusqu'ici la première découverte du Nouveau Mexique. C'est une erreur; jamais ni Cabeza de Vaca, ni Alonso del Castillo Maldonado, ni Andrés Dorantès n'ont foulé le sol du territoire néo-mexicain : à peine s'ils en ont entendu parler. C'est leur quatrième associé, le nègre Estévanico qui, le premier, mit le pied dans un village des Indiens sédentaires de cette partie des États-Unis de l'Amérique du Nord actuels, et c'est un religieux franciscain, le frère Marcos, originaire de Nice¹ qui, suivant les traces du nègre lequel le précédait comme éclaireur, rapporta à Mexico les premières nouvelles authentiques sur le compte de ces pays lointains.

Je m'efforcerai de prouver, dans les pages qui vont suivre, la vérité de ces assertions, ensuite j'espère établir quelle a été la partie du Nouveau-Mexique visitée par ces premiers explorateurs d'outre-mer.

1) Il y a plusieurs biographies, quoique abrégées, du frère Marcos. Je citerai ici : Fray Geronimo de Mendieta, *Historia eclesiastica Indiana*, publiée par don Joaquin Garcia Icazbalceta, en 1870, mais écrite à la fin du xvi^e siècle; lib. IV, cap. xi, p. 400; « *Natural de la misma Ciudad de Niza, en el ducado de Savoya*. Id., cap. XLII, p. 541; lib. V, déc. I, cap. XLV, p. 674; Fray Agustin de Vetancurt, *Menologio franciscano* réimpression de 1871, 25 mars, p. 117.

Il est presque superflu de rappeler ici que Cabeza de Vaca, trésorier de l'expédition malheureuse de Narvaez, ainsi que Dorantès, Maldonado, et le nègre Estévanico, avaient seuls survécu aux malheurs sans fin qui accompagnèrent dans sa marche cette triste entreprise. C'est vers l'an 1529, une année après que les autres participants eussent péri, soit par la main des Indiens, soit dans les frêles embarcations construites à la hâte et sur lesquelles on s'abandonnait à une mer orageuse qui avait déjà englouti les navires eux-mêmes, soit enfin par des privations de tout genre¹, que ces quatre infortunés, captifs chez différentes tribus indigènes, se rencontrèrent par hasard dans les terres avoisinant le golfe du Mexique; probablement dans la Louisiane occidentale. Ils résolurent de ne plus se séparer dorénavant, mais de marcher en avant autant que possible vers l'ouest, afin de se rendre aux côtes de la mer du Sud (c'est ainsi que l'on nommait alors l'Océan Pacifique) où ils espéraient peut-être trouver des compatriotes espagnols. Ils étaient exténués, meurtris, couverts de plaies, et sans aucun vêtement; ils n'avaient pas une seule arme. Dans cet état de complet dénuement, ils n'en accomplirent pas moins leur projet dans l'espace de huit années, atteignant la petite colonie espagnole de San-Miguel Culiacan (dans l'État mexicain actuel de Sinaloa) le 12 mai 1536!

Sans les pièces justificatives contemporaines qui mettent hors de doute, d'abord que Cabeza de Vaca ainsi que ses compagnons firent partie de l'Armada de Narvaez en 1527 et 28², ensuite qu'ils arrivèrent à Culiacan en 1536³, on serait porté à

1) Gonzalo Fernandez de Oviedo y Valdès, *Historia general y natural de Indias*, vol. III, lib. XXXV, cap. 1, p. 582 et réimpression de 1853; Antonio de Herrera, *Historia general de los Hechos de los Castellanos en las Islas y la Tierra firme del mar Oceano*, dec. IV, lib. II, cap. IV, p. 26, édition de 1726; *idem*, lib. IV, cap. VII, p. 68 et 69; Francisco Lopez de Gomara, *Primera y Segunda Parte de la Historia general de las Indias*, dans la *Bibliotheca de Autores Españoles*, 1852, par Enrique de Vedia, vol. I, p. 181 et 182.

2) *Ibidem*. Il n'y a pas de doutes sur ce fait et il serait superflu d'accumuler des preuves.

3) Sans citer le rapport de Cabeza de Vaca, il y a d'autres preuves contemporaines. *Première lettre de don Antonio de Mendoza à l'empereur Charles V*, traduite par M. H. Ternaux-Compans et publiée par lui en 1838 dans le vol. intitulé : *Relation du voyage de Cibola*, de la collection de *Voyages, Relations et Mémoires originaux pour servir à l'histoire de la découverte de l'Amérique*;

croire que ce voyage extraordinaire est un conte, et que les quatre aventuriers étaient autant d'imposteurs. Mais le gouvernement espagnol, si prudent, si minutieusement scrupuleux dans tous ses actes, n'aurait pas, dans la suite, récompensé Cabeza de Vaca en le nommant gouverneur et adelantado du Paraguay¹. Ensuite, quelque extraordinaire que soit en réalité cette odyssee, elle ne paraît aucunement impossible à celui qui, sans se trouver dans des conditions aussi exposées que celle qui entourèrent les quatre Espagnols pendant huit années consécutives, a cependant été, et à maintes reprises, à la merci de toute espèce de dangers dans des pays semblables à ceux qu'ils traversèrent jadis. L'indigence, pour ne pas dire la misère, excite souvent la compassion du plus barbare des sauvages, comme du plus dépravé des hommes civilisés, et il n'y a guère de l'attrait pour l'outrage, quand on peut outrager impunément. Donc quoique le trajet de Cabeza de Vaca et de ses amis à travers le continent américain depuis la Floride jusqu'au golfe de Californie soit un fait extraordinaire et digne d'admiration, ce n'en est pas moins un fait historique qui n'a rien de surnaturel ni de merveilleux.

Il existe, à ma connaissance, un seul récit, publié indépendamment, des péripéties de cet épisode dramatique de la conquête de l'Amérique espagnole. Ce récit est écrit de la main de Cabeza de Vaca lui-même et a été imprimé à Valladolid en 1555. Il a toutefois trois corollaires, un de la bouche de l'auteur, dans les conversations de ce dernier avec Gonzalo Fernandez de Oviedo y Valdés, auxquelles l'historien des Indes consacre un chapitre de son grand ouvrage², puis des résumés, au moins, de deux rapports officiels de la part des voyageurs.

Herrera, *Historia general*, dec. VI, lib. I, cap. VII, p. 11; Oviedo, *Historia general*, vol. III, lib. XXXV, cap. VI, p. 614; cap. VII, p. 615. L'auteur lui-même parla à Cabeza de Vaca.

1) Oviedo, *Historia general*, vol. II, lib. XXIII, cap. XI, p. 188; Herrera, *Historia general*, dec. VII, lib. II, cap. VIII, p. 35. Il y a en outre son propre rapport sur son gouvernement du Paraguay, intitulé *Comentarios*, collection Vedia (vol. I, p. 549-599), traduit en français par M. Ternaux-Compans sous le titre de *Commentaires d'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca*. Ce fut en 1540 que le roi d'Espagne le nomma Adelantado du Paraguay.

2) Ce récit fut publié pour la première fois à Valladolid, mais je cite la réim-

Les rapports de Cabeza de Vaca sont précis quelquefois, mais plus souvent ils deviennent confus sous l'influence d'une imagination surexcitée par de longues souffrances. Malheureusement, ce sont quelquefois les points touchant à la géographie et à l'ethnographie qui y sont le plus vaguement traités. L'itinéraire du voyage prête donc à des interprétations conjecturales, il en est résulté des erreurs historiques qui se sont maintenues plusieurs siècles.

Il est certain que le point de départ de cet itinéraire doit être la Floride, ensuite l'Alabama, enfin la Louisiane, à l'ouest de l'embouchure du Mississipi. Que ce fleuve même ne soit pas mentionné, cela n'a rien que de très naturel; ses bouches sont nombreuses, comparativement peu larges, et ce n'est pas en les traversant au delta que l'on pouvait juger de l'importance réelle au courant. Or dans ces parages, les Espagnols erraient comme on pourrait dire d'île en île¹, ils étaient alternativement tra-

pression dans la collection Vedia. Elle porte le titre : *Nafragios de Alvar Nuñez Cabeza de Vaca y Relacion de la Jornada que hizo a la Florida con el Adelantado Panfilo di Narvaez*. Il y a une traduction française par M. Ternaux-Compans : *Relation et naufrages d'Alvar Nuñez Cabeza di Vaca* (1837). Je citerai dorénavant l'édition espagnole simplement comme *Nafragios*, et la traduction française comme *Relation*. La conversation avec l'auteur est rapportée dans Oviedo, *Historia general*, vol. III, lib. XXXV, cap. vii, p. 614. D'après le même auteur (*idem*, p. 582 et p. 614), les trois Espagnols conjointement auraient fait un rapport à l'audience royale de San-Domingo, « como se puede colegir por la relacion que a esta Real Audiencia, que reside en esta cibdad de Santo Domingo, viaron tres hidalgos, llamados Alvar Nuñez Cabeça de Vaca, é Andrés Dorantes é Alonso del Castillo, los cuales fueron con el mismo Pamphilo di Narvaez... » C'est de ce rapport que Oviedo tire ce qu'il dit sur la fameuse tournée. « Esta relacion saco el Chronista de la carta, questos hidalgos enviaron a la Real Audiencia, que reside en esta cibdad de Santo-Domingo desta Isla Española, dende el puerto de la Habana, donde tocaron el año passado de mille é quinientos é treynta y nueve años... » On peut donc dire que nous possédons deux documents en réalité, mais il n'y a que celui de Cabeza de Vaca qui ait été publié intact et pour soi. Il paraît du reste qu'il y en avait un troisième d'après Herrera, *Hist. general*, dec. VI, lib. I, cap. vii, p. 11 : « i asi lo certificaron en la villa de San Miguel, adonde de ello, i de todo lo demas aqui referido hicieron declaracion, con Juramento ante Escrivano á quince de maio deste Año. » Il n'est pas impossible que Herrera ait copié cette déclaration.

1) Cabeza de Vaca, *Nafragios*, cap. xii-xviii, p. 526-532; Herrera, *Hist. general*, dec. IV, lib. IV, cap. vi, vii, p. 66-68; Oviedo, *Hist. general*, lib. XXXV, cap. iv, p. 599 : « Esta genta no come in todo el año sino pescado é poco... é por esta causa se mudan tan a' menado, porque si assi no lo hiciessen, no tenian que comer. É demas desta penuria es otra muy grande la del agua dulce (de la qual es muy falta aquella tierra), porque como andan entre anegadiços é agua salada... »

qués et repoussés par de petites bandes de naturels auxquelles ils donnent trop souvent le titre exagéré de tribus¹.

Une fois sur terre ferme, il est facile de reconnaître, d'après les indications relatives aux plantes alimentaires qui servaient de nourriture aux voyageurs comme aux Indiens, que les premiers parviennent au Texas. Le fruit principal est la tuna, ou le figuier indien; soit le produit de l'opuntia². Plus avant il mentionne le mezquite (*Algarrobia glandulosa*) avec ses haricots, où plutôt ses fèves nutritives³. Il serait inutile d'essayer de fixer des dates, c'est à peine si l'on parvient à reconnaître quelque saison de l'année.

Cependant nous pouvons aisément discerner les points suivants. Après avoir quitté les côtes marécageuses, le pays resta plat pendant longtemps⁴, et il y avait beaucoup de cerfs. Le buffle ou bison américain faisait son apparition dans les vallées⁵. Enfin ils aperçurent des montagnes qui leur paraissaient venir du

1) Le nombre des tribus mentionnées est grand. Cependant ils n'avaient presque rien à manger! Oviedo, *Hist. general*, vol. III, p. 600 : « é la mayor parte del año passan grandissima hambre, é todos los dias de la vida han de trabaxar en ello é dende la mañana hasta la noche; » Cabeza de Vaca (*Nafragios*, cap. xxvi, p. 537), compte les langues suivantes, indiquant des tribus selon lui de l'île qu'il appelle du Mal-Hado, jusque là où ils commencèrent à cheminer vers l'ouest : « Caoques, Han, Chorrucos, Doguenes, Mendica, Guevenes, Mariames, Guaycones, Iguaces, Atayos, Acubadaos, Quitoles, Avavares, Malicones, Cutalchiches, Susolas, Comos, Camoles, Higos. » En tout dix-neuf. Il m'est impossible, jusqu'à présent, d'identifier un seul nom.

2) Cabeza de Vaca, *Nafragios*, cap. xviii, p. 532; Oviedo, *Hist. general*, lib. XXXV, cap. iv, p. 601 : « Esta gente, despues que viene el verano, in fin de mayo comen algun pescado... é comiençan á caminar para comer las tunas, que es una fructa que en aquella tierra hay en abundancia, é van más de quaranta leguas adelante hacia Panuco á comerlas... »

3) *Nafragios*, cap. xxvii, p. 538; Oviedo, *Hist. general*, III, p. 617. Il l'appelle *Mezquizquez*.

4) Il n'est nulle part question de montagnes, avant la septième année après la perte des embarcations, d'après Oviedo : *Hist. general*, lib. XXXV, cap. iv, p. 602.

5) *Nafragios*, cap. xviii, p. 52 : « Y tambien suiten matar venados, circúndolos con muchos fuegos; » Oviedo, *Hist. general*, lib. XXXV, cap. iv, p. 601 : « é matan algunos venados alguna vez, é aun acaixe á poca gente matar doscientos ó trescientos venados... Que como ellos caminan por la costa, corren los de la tierra in ala, é como todo el año esta aquello todo despoblado é sin gente, fray muchos... » Le bison est mentionné dans *Nafragios*, cap. xviii, p. 532 : « Alcanzan aqui vacas, y yo las he visto tres veces y comido de ellas... De las que no son grandes hacen los indios mantas para cubrirse, y de las mayores hacen zapatos y rodela; estas vienen de hacia el norte por la tierra adelante hasta la costa de la Florida, y tiendense por toda la tierra mas de quatrocientas leguas... »

côté de la mer du Nord. Ils crurent que ces montagnes étaient près de la côte, mais ils préférèrent se diriger vers l'intérieur, quoique en suivant les plaines auprès des chaînes de hauteurs. Cependant, malgré tous leurs efforts pour éviter ces sierras ils furent obligés de les traverser en partie¹. Ils passèrent plusieurs rivières et eurent beaucoup à se plaindre de l'aridité et de la désolation des montagnes². A une de ces rivières ils donnèrent le nom de rivière des Vaches, « parce que la plus grande partie d'elles qui meurent, se trouve près de là; et parce que pour cinquante leguas en haut de cette rivière on en tue beaucoup³. » Ici ils rencontrèrent les premières traces de maïs, des haricots et des Calebasses ou des courges. Le pays au nord leur fut décrit comme aride et dépourvu d'aliments⁴.

Au lieu de suivre vers le nord, Cabeza de Vaca et ses compagnons continuèrent leur route contre le couchant, en longeant le fleuve pendant dix-sept jours. Traversant cette rivière ils rencontrèrent enfin, au milieu d'une chaîne de montagnes très étendues, des habitations construites en terre, comme aussi en nattes de jonc. Les indigènes avaient beaucoup de maïs, des étoffes en coton, du corail qui provenait de l'océan Pacifique,

1) *Naufragios*, cap. xxviii, p. 539; Herrera, *Hist. general*, dec. VI, lib. I, cap. v, p. 8; Oviedo, *Hist. general*, lib. XXXV, cap. v, p. 605.

2) *Naufragios*, cap. xxviii-xxx.

3) *Naufragios*, cap. xxx, p. 542 : « Y llamamos los de las vacas, porque la mayor parte que de ellas mueren, es circa de allí; y porque aquel río arriba mas de cincuenta leguas, van matando muchas de ellas. » Herrera, *Hist. general*, dec. VI, lib. I, cap. vi, p. 9 : « Llamaronlos la gente de las vacas, porque en un río arriba mataban muchos. »

4) Il y a ici trois versions différentes sous le rapport des détails : Cabeza de Vaca, *Naufragios*, cap. xxx, p. 542 : « Que el camino era por aquel río arriba hacia el norte, y que en diez y siete jornadas no halláramos otra cosa ninguna que comer, sino una fruta que llaman chacan... » Herrera, *Hist. general*, dec. VI, lib. I, cap. vi, p. 9 : « Dixeron, que por un río arriba acia el norte, hallarian muchas vacas de que sustentarse. » Oviedo, *Hist. general*, lib. XXXV, cap. vi, p. 609 : « Allí les dixeron que adelante no avia mas harina ni fésoles, ni cosa de comer, hasta treynta o quarenta jornadas mas adelante, que era yendo de la parte donde se pone el sol hasta el norte... é que todos los Indios que hasta allí havia, tenían mucha hambre, é que avian de yr por aquel río arriba hacia el norte atros nueve o diez jornadas, sin cosa de comer... » Mais les trois sources en question s'accordent sur le fait que ce fut là qu'ils rencontrèrent les premières indications de maïs. Oviedo est le plus explicite (*Hist. general*, III, p. 609) : « Todo lo demas avian de yr al Huete o Poniente hasta donde avia mahiz, é mucho, é que tambien la avia hacia la mano derecha al norte, e mas abaxo per toda aquella tierra debia serà la costa... »

enfin des *turquoises*. Ces turquoises, ils les obtenaient du nord en échange de panaches et de plumes de perroquets¹. Toutes ces choses se trouvèrent dans un espace de plus de cent lieues; toujours en voyageant à l'ouest, et les Espagnols arrivèrent enfin à un village auquel ils donnèrent le nom de celui des *Cœurs* pour la grande quantité de cœurs de cerfs qu'on leur offrit comme nourriture. Là ils virent les premières traces des Espagnols et là aussi ils eurent l'assurance d'être aux abords des côtes du Pacifique². De là ils descendirent évidemment (selon ce que je dirai plus tard) vers le sud, rencontrant leurs premiers compatriotes près du Rio de Petatlan, au nord de Culiacan dans le Sinaloa³. Maltraités par Diego de Alcaraz, qui commandait cet avant-poste espagnol, ce ne fut que le 1^{er} mai 1536 qu'ils furent enfin remis au capitaine Melchior Diaz, alcade en chef de la province, lequel s'efforça, par une réception affectueuse et des soins pressés, de leur faire oublier et les vicissitudes passées et les mauvais traitements que Alcaraz, mais surtout son lieutenant Cebrenros, leur avaient fait souffrir⁴.

1) Oviedo, *Hist. general*, III, p. 609 : « É tinian estos indios algunas casas pequenas de tierra, fechas de tapia con sus terrados. » *Naufragios*, cap. xxxi, p. 542-543 : « Entre estas casas habia algunas de ellas que eran de tierra, y las otras todas son de estera de cañas; y de aquí grasamos mas de cien leguas de tierra, y siempre hallamos casas de asiento. » (Oviedo dit : « Ochenta leguas; » Herrera, *Hist. general* (*ut supra*), confirme Cabeza de Vaca ou le copie.

2) *Naufragios*, cap. xxxii, p. 543 : « En el pueblo donde nos dieron las esmeraldas, dieron á Dorantes mas de seiscientos corazones de venado abiertos... y per esto le pusimos nombre el pueblo de los Corazones... » Tant Oviedo qu'Herrera sont d'accord.

3) *Naufragios*, cap. xxxiii-xxxiv, p. 544 et 545. Les deux autres sont conformes. La localité où ils rencontrèrent le capitaine Lazaro Cebrenros, est indiquée comme suit par Fray Antonio Tello (*Historia de la Nueva Galicia*, écrite en 1650, mais dont il ne reste que des fragments publiés en 1866, dans le II^e volume de *Documentos para la Historia de Mexico*, par mon savant ami don Joaquin Garcia Icazbalceta, cap. xii, p. 358) : « Estos tuvieron noticia que andaban cerca los conquistadores, y siguiendo sus huellas desde Yaquimi, in los Ojuelos, una jornada mas acá di Sinaloa, alcanzaron al capitán Lazaro Cebrenros... »

4) La date est fixée par Herrera, *Hist. general*, dec. VI, lib. I, cap. vii, p. 11, et par *Naufragios*, cap. xxxvi, pp. 546 et 547. Le premier dit : « I habiendo estado allí quince dias descansando para caminar cien Leguas, que hai hasta la ciudad de Compostela, adonde Nuño de Guzman estaba, el qual los recibio mui bien... » Le second : « Y pasados quince dias allí hablamos estado; » ensuite : « En la villa de Sant Miguel estuvimos hasta 15 dias del mes de mayo. » C'est donc ancien style et il faut mettre le 12 et le 27 mai. — Quant aux mauvais traitements, ils sont mentionnés dans *Naufragios*, cap. xxxiv,

Avant d'entrer en matière sur la direction et sur les localités indiquées par cet itinéraire, je me permettrai quelques observations sur les circonstances qui ont permis à Cabeza de Vaca et à ses amis d'accomplir le voyage étonnant que je viens d'esquisser.

Dans l'état de dénuement complet et sans défense des voyageurs, ce n'est que du consentement et avec l'aide même des Indiens qu'ils pouvaient subsister. Dans les premiers temps, les indigènes les gardaient pour les maltraiter¹. Fuyant auprès de tribus (ou peut-être de bandes seulement) mieux disposées, ils étaient obligés de suivre les déplacements de ces naturels errants. Pour des gens qui ne cultivaient pas la terre, et qui par conséquent n'avaient pas besoin de bras, les chrétiens étaient des êtres fort inutiles. Ils ne savaient ni traquer le gibier, ni le chasser avec l'arc et la flèche, ils étaient souffrants et ne pouvaient supporter ni le froid excessif, ni l'humidité. Des êtres pareils restaient incompréhensibles aux Indiens, et il est bien naturel que le mystère qui enveloppait leur condition portât l'indigène à leur soupçonner des origines et des facultés surnaturelles. On leur signifia donc de guérir des malades² ! En désespoir de cause,

p. 545. — Il n'y a que Cabeza de Vaca qui s'en plaigne, les autres, dans le rapport copié par Oviedo (*Historia general*, lib. XXXV, cap. vi, p. 612), n'en disent rien.

1) Oviedo, *Hist. general*, lib. XXXV, cap. iv, p. 599 : « E allí los tomaron por esclavos, sirviendose dellos mas cruelmente que un moro lo pudiera hacer, porque allende de andaren carnes vivas et de todo punto desnudos è descalços por aquella costa (que quemaba en verano como fuego) no era otro su ofiçio sino tracer cargas de leña y de agua y todo los dimas que avian menester los indios à rayz de las carnes, é arrastrando las canoas por aquellos añegados por aquellos calores. » — Les Indiens s'en servaient comme s'ils eussent été des femmes. (*Naufragios*, cap. xviii, p. 531 et 532.)

2) *Naufragios*, cap. xxi, p. 533 ; Oviedo, *Hist. general*, lib. XXXV, cap. v, p. 603. « É allí fuéron donde primero començaron à tener é reverençiar á estos pocos chripstianos é à tenerlos en mucho, é allegábanse a ellos é fugabanlos y fregábanse à si mismos, é decian por señas à los chripstianos que los fregassen é frotassen é los curassen, é truxironles algunos dolientes para que los curassen, é los chripstianos la hacian assi, aunque cataban mas acostubrados a trabaxos que a hacer miraglos. » Déjà auparavant on leur avait signifié de guérir les malades, mais ils refusèrent. Ce passage est très caractéristique pour les Indiens et leur genre de raisonnement (*Naufragios*, cap. xv, p. 528) : « En aquella isla que he contado nos quisieron hacer físicos sin examincunos ni pedimos los titulos, porque ellós curan las enfermedades soplando al enfermo, y con aquel soplo y las manos echan de el la enfermedad, y mandaramos que hiciesimos lo mismo y serviésemos en algo, nosotros nos réiamos de ello, diciendo

après s'être longtemps débattu contre cette demande si singulière, les chrétiens firent le mieux qu'ils purent : ils imitèrent, en y ajoutant les prières et les symboles de l'Église chrétienne, ce qu'ils avaient vu faire auprès des malades par les médecins indiens, et la chose réussit. Ils devinrent en peu de temps des médecins tellement fameux, qu'au lieu d'être tolérés et soufferts, ils furent dorénavant estimés et choyés. Ils profitèrent de cet ascendant, non pas pour dépouiller les indigènes, mais pour s'assurer leur concours dans la grande entreprise qu'ils avaient en vue ; celle de retourner au Mexique en marchant toujours vers l'Occident¹. Du moment que leur réputation comme guérissant les maladies fut établie, ce fut eux qui dirigèrent les mouvements des indigènes ; ils passaient de tribu en tribu sans difficulté et toujours en compagnie². L'Indien leur obéissait et les menait dans la direction qu'ils indiquaient. Nous avons ici déjà une indication précieuse, car cette direction était le *couchant*, et comme l'indigène suit toujours la ligne la plus droite possible sans s'inquiéter d'obstacles qui nous paraissent invincibles, il s'ensuit que Cabeza de Vaca et les siens, une fois dans le Texas oriental, cheminèrent presque *droit à l'Ouest*.

que era burla y que no sabiamos curar; y por esta nos quitaban la comida hasta que hiciésemos lo que nos decian. Y viendo nuestra porfia, un indio me dijo a mi que yo no sabia lo que decia indien que no aprovecharia nada aquello que él sabia, ca las piedras y otras cosas que se crien por los campos tienen virtud; y que él con una piedra caliente, trayendola por el estomago, sanaba y quitaba el dolor, y que nosotros, que eramos hombres, cierto era que teniamos mayor virtud y poder. En fin, nos vimos en tanta necesidad, que lo habimos de hacer, sin que nadie nos llevase por ello la pena. » — Cette manière de penser et de parler est bien indienne; j'ai souvent eu, moi-même, des conversations semblables.

1) *Naufragios*, cap. xxi, p. 533 : « y al cabo de ellos los preguntamos por la tierra de adelante, y por la tierra que en ella hallariamos, y los mantuvimientos que en ella habia. *Id.*, cap. xxvii, p. 538 ; cap. xxix, p. 540 ; cap. xxx, p. 541. « A estos dijimos que queriamos ir à la puesta del sol, y ellos respondieron que per allí estaba la gente muy lejos, y nosotros mandábamos que enviasen à hacerles saber que nosotros ibamos allí, y de esto se escusaron lo mas que ellos podian... mas no osaron hacer otra cosa, y asi, enviaron dos mujeres, una suya, y otra que de ellos tenian captiva; y enviaron estas porque las mugens pueden contratar aunque haya guerra... y diciéndome cuán atemorizados estaban, rogándonos que no estuviésemos mas enojados, y que aunque ellos supiesen morir en el camino, nos llevarian per donde nosotros quisiésemos ir.

2) Oviedo, *Historia general*, lib. XXXV, cap. v, pp. 606 et 607 ; *Naufragios*, cap. xxix, etc. Le nombre est probablement exagéré, cependant il est certain qu'ils arrivèrent à Culiacan avec plusieurs centaines d'Indiens.